

Gaston CALMETTE  
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>), Paris

# LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ABONNEMENT SPÉCIAL  
du Supplément littéraire avec le numéro ordi-  
naire du samedi

France.....	10 fr.
Union postale.....	12 fr.

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part,  
il est délivré, sans augmentation de prix, à tout  
acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gra-  
tuitement à tous nos abonnés.

## Sommaire

EDOUARD ROD.....	Contes italiens Nouvelle inédite
SONIA.....	Petits cahiers d'une étrangère
PAUL GAULOT.....	Madeleine Adam Les petites victimes de la Terreur
TAVERNY.....	Les livres chers
JULES SIMON.....	Léon Gambetta
LÉON HUGONNET.....	Abd-ul-Hamid Anecdotes inédites
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
MARCEL DE MALHERBE.....	Poèmes en prose
PIERRE JOBBÉ-DUVAL.....	L'Hôtel du Dragon Bleu
G. LABADIE-LAGRAVE.....	Le doigt de Guillaume Lectures étrangères
CHARLES BOCHER.....	«Mémoires» Le livre du jour

## Page Musicale

FRANZ LEHAR..... La Veuve joyeuse  
Romance de Villya.

## CONTES ITALIENS

### NOUVELLE INÉDITE

Antonia Brancavalle, femme du peintre  
Guido Pappini, reçoit de son saint  
patron la révélation d'un quaterne;  
et ce qui s'ensuit.

On n'aurait pas trouvé dans l'Italie en-  
tière un ménage plus uni que celui du  
bon peintre Guido Pappini, de Padoue.  
Sa femme, née Antonia Brancavalle,  
et fille du sculpteur de Ferrare, était  
douce, belle et pieuse et il aimait à la  
prendre pour modèle de ses madones.  
Elle lui avait donné deux filles, Bella et  
Veronica, qui avaient posé dans leur  
enfance pour des figures d'anges, ou il  
excellait, et qui maintenant possédaient  
pour les saints, spécialement pour  
saint Barbe et pour saint Agathe, qui  
représentaient volontiers dans ses tableaux.  
Tous quatre vivaient dans l'intimité la  
plus parfaite, heureux de leur affection  
réciproque et toujours d'accord en toutes  
choses : car ils avaient des goûts sim-  
ples et des mœurs pures. Ils habitaient  
une maisonnette dont la pièce principale  
servait d'atelier au Maître, dans les fau-  
bourgs de la ville, à proximité du Jardin  
botanique et du *Santo*, comme on ap-  
pelle la vaste église où se trouve le tom-  
beau de saint Antoine. Guido, dont l'es-  
prit inclinait au scepticisme, en plaisan-  
tait volontiers les sept dômes qui l'écran-  
saient et l'aspect un peu commun ; Antonia,  
au contraire, fort dévouée à son saint pa-  
tron, déclarait qu'il n'y a pas de plus  
belle église dans le monde entier. Et c'était  
le seul point où leurs sentiments  
divergeaient.

Pappini était un bon artiste, surtout  
dans la peinture religieuse. Par malheur,  
on sait que ce genre de peinture ne fut  
guère à la mode pendant la seconde  
moitié du dix-neuvième siècle, où il vé-  
cut. A peine eut-il l'occasion de décorer  
deux ou trois chapelles et d'exécuter un  
certain nombre de tableaux d'autel : ou-  
vrages qui lui valurent plus d'honneur  
que d'argent.

Aussi se trouva-t-il dans l'obligation  
d'exécuter maints travaux peu dignes de  
son art, tels qu'images populaires qu'il  
avait ensuite la mortification de voir re-  
produites par des procédés imparfaits,  
illustrations pour des livres de piété,  
vues de la ville et autres choses sem-  
blables. Bien qu'il souffrit de perdre une  
partie de son temps à ces fastidieuses  
besognes, son humeur n'en fut jamais  
altérée ; il savait de-ci, de-là quelques  
journées pour travailler aux œuvres  
qui l'aimait ; et quand il était forcé de  
les abandonner, il se consolait en pen-  
sant que, du moins, sa femme et ses  
filles ne manquaient jamais du néces-  
saire. C'était donc sans amertume qu'il  
disait parfois à Antonia :

— Nous sommes heureux, certes, au-  
tant qu'on peut l'être. Toutefois nous le  
serions plus encore si ton saint patron,  
qui fait tant de miracles, voulait bien  
faire un pour nous. J'ai peint son por-  
trait pour un marchand qui ne me l'a  
jamais payé ; ne trouves-tu pas qu'il  
saurait être ingrat ? Il n'y a pas de moyen  
de me compenser cette perte ?

Il parlait ainsi en riant ; non qu'il fût  
franc-maçonnais ou complètement incrédule ;  
mais parce qu'il manquait de zèle pour  
la sainte religion chrétienne, à laquelle  
il affectait même de préférer celle des  
Grecs et des Romains. Les saints et les  
saintes, les anges et les archanges, les  
chérubins, les dominations, la Sainte  
Trinité elle-même, la Madone et saint  
Antoine aussi n'étaient à ses yeux que  
de beaux motifs pour ses pinceaux ;  
peu lui importait qu'ils existassent ou  
n'existent pas, puisqu'il prenait un  
extrême plaisir à les représenter. Sa  
femme, elle, au contraire, croyait avec  
ferme et simplicité ; aussi ne manquait-  
elle pas de répondre à ces propos, en se  
signant :

— N'oublie pas que je dois à saint An-  
toine d'avoir retrouvé trois parapluies  
que tu avais oubliés dans tes courses,  
plusieurs mouchoirs de poche, et cette  
bague que nous croyions perdue !

Un certain lundi de carême qu'elle pas-  
sait par hasard devant le *Santo*, la si-  
gnora Pappini eut soudain l'idée d'y entrer  
pour y faire quelque oraison. Elle se mit  
en prière dans la propre chapelle du  
saint, vis-à-vis de la sculpture du Tullio  
Lombardo à moitié comment dans le  
corps d'un avaré une pierre tenait la  
place du cœur. Comme elle ne s'adres-  
sait jamais à lui sans lui demander une  
faveur, elle le pria de guérir Bella, qui  
souffrait d'un mal de pied fort gênant.  
Car il guérissait aisément les malades,

comme le dit le cantique en latin qu'elle  
avait appris par cœur sans le com-  
prendre tout entier :

*Aegri surgunt sanati.*

Tout en priant, elle songeait :  
« Si, du moins, nous avions assez  
d'argent pour soigner cette pauvre en-  
fant, nous appellerions un habile opé-  
rateur, ou nous achèterions pour elle des  
pommades et des onguents infaillibles.  
Mais nous avons à peine de quoi manger  
et nous végifions ! C'est pourquoi je suis  
obligée grand saint de recourir à votre  
bienveillance !... »

Avant ainsi parlé, ou plutôt pensé,  
car elle ne prononçait pas des lèvres les  
paroles qui s'inscrivaient dans son es-  
prit, elle se rappela que le saint ne dé-  
daigne pas de s'occuper des plus hum-  
bles besoins de ses dévots, comme il est  
dit dans le même cantique :

*Cessat et necessitas.*

Elle s'efforçait à continuer :  
« Si c'était un effet de votre bonté de  
m'envoyer quelque secours dans la forme  
qu'il vous plairait de choisir, je vous en  
rendrais grâce du plus profond de mon  
cœur. Mes filles vous béniraient et mon  
mari lui-même en concevrait enfin pour  
vous, comme je le souhaite depuis si  
longtemps, plus de révérence ! »

A ce moment, elle se rappela tout à  
coup que saint Antoine exauce plus vol-  
ontiers les vœux qu'on lui adresse en y  
joignant quelque promesse, et que Pappi-  
ni méditait depuis longtemps de peindre  
un tableau représentant le *Sermon  
aux poissons*, lequel surpasserait sans  
aucun doute celui d'Eusebio di San  
Giorgio. Et elle conclut, un peu étourdi-  
ment peut-être :

« Si vous m'exaucez, grand saint, je  
m'engage à obtenir que Guido peigne ce  
tableau et en fasse don à votre église,  
afin d'en augmenter la magnificence,  
dans la limite de ses faibles moyens. »

Puis elle déposa, en guise d'offrande,  
quelque monnaie dans le tronc qu'entou-  
raient toutes sortes d'ex-voto, et elle  
retra dans sa maison.

Dans la nuit, la signora Pappini rêva  
qu'elle lisait un journal, ce qui lui arri-  
vait à peine deux ou trois fois dans l'an-  
née. Mais dans ce journal il n'y avait ni  
article sur la politique, ni dépêches de  
l'étranger, ni nouvelles de la ville, ni  
annonces de mort ou de mariage, ni rien  
de ce qu'on lit d'habitude sur les feuilles  
publiques ; il n'y avait que des chiffres.  
En observant ces chiffres, elle s'aperçut  
que même il n'y en avait que quatre, qui  
se répétaient toujours dans le même or-  
dre, remplissant les colonnes, couvrant  
les pages ; et ces quatre chiffres étaient :

47 — 15 — 8 — 22

Tant que dura la nuit, ils dansèrent  
devant ses yeux comme de petits êtres  
fatigués, l'entraînant dans leur sara-  
bande, se gravant dans sa mémoire en  
signes de feu ; en sorte qu'en les retrou-  
vant à son réveil, elle comprit claire-  
ment que le saint lui envoyait en ré-  
ponse à sa prière, afin qu'elle les mit au  
loto. Elle réfléchit à ce miracle, sans rien  
dire à personne, en préparant le café au  
lait du matin, fit des calculs et les re-  
commença, et conclut qu'elle risquerait  
5 lire — tout ce qu'elle réussit à rogner  
sur son budget de la semaine. Après  
quoi elle courut acheter son billet à la  
petite banque qui se trouvait alors dans  
la via Calatamini, presque à l'angle de la  
piazza dei Frutti. Le préposé qui inscri-  
vait les numéros, — un ancien garibol-  
dien coiffé d'un vieux bonnet de police,  
— surpris de l'importance de l'enjeu,  
l'avertit charitablement en ces termes :

— Ce sont là de mauvais chiffres, des  
chiffres qui ne sortent jamais !

Elle répondit qu'elle avait des raisons  
pour les croire excellents. Il affirma que  
la chose était impossible, de tels chiffres  
ayant l'air d'avoir été *pensés* plutôt que  
*écrits*. Elle n'eut garde de lui expliquer  
que son rêve venait du Saint, donna son  
billet de 5 lire, qui était fort grassement  
et reçut en échange le carré de papier où  
s'étaient ses numéros. Et l'employé lui  
dit en riant :

*Già ! tout peut arriver... Già !*

Bonne chance !

En rentrant, elle fit un léger détour  
pour passer devant le *Santo*. Le temps  
était très doux, le ciel très beau ; il lui  
sembla que le vieux Catamelata, sur  
son cheval de bronze, la saluait au pas-  
sage, de ce sourire complaisant que les  
grands de ce monde adressent parfois  
aux humbles qui n'ont pas besoin d'eux.  
Antonia s'était promis de ne pas par-  
ler de son rêve, pour faire au sien la  
surprise de la bonne nouvelle sans  
l'exposer à aucune déception, si par ha-  
sard le saint se dérobait, et bien que la  
langue lui démentait, elle tint sa résolu-  
tion jusqu'au lendemain. Ce jour-là,  
son mari entra en retard pour le  
repas du soir, ayant passé l'après-midi  
à poursuivre de lieu en lieu un  
mauvais débiteur, sans parvenir à le  
rencontrer, en sorte qu'il revenait les  
mains vides et d'assez méchante humeur.  
Il avait promis d'acheter, avec cet ar-  
gent, des bottines pour ses deux filles  
qui en avaient grand besoin :

— Maintenant, leur dit-il, courez  
après !

Les deux sœurs montrèrent leurs sou-  
liers, rapiécés en maint endroit, déchirés  
en plusieurs autres. Bella, qui pre-  
nait tout en plaisanterie, s'écria :

— Nous ne pourrions courir bien loin !

Tandis que Veronica, plus impres-  
sionnable, allongea les lèvres en soupirant :

— Mon Dieu ! que c'est ennuyeux de  
n'avoir jamais rien à se mettre !

Alors, leur mère ne put s'empêcher de  
dire à demi-voix, comme en se parlant à  
elle-même :

— Heureusement que cela changera  
bientôt !

Tous la regardèrent avec surprise et  
se mirent à s'exclamer et à l'interroger  
de telle sorte qu'elle raconta d'un bout à  
l'autre l'histoire des chiffres de saint  
Antoine. Et ce fut une grande joie. Mille

exclamations se croisèrent par-dessus la  
soupère où fumait le *minestrone*. On  
ria, on battait des mains, on poussait  
des cris d'allégresse, comme si l'argent  
coulait déjà dans le secrétaire. On bénit  
le saint, protecteur de la ville, guéri-  
seur de malades, faiseur de miracles,  
ami des humbles et des pauvres. On le  
loua comme le plus grand saint du ca-  
lendrier, celui qui ne manque jamais à  
ses fidèles. Veronica, plus calculatrice  
que les autres, compta qu'avec ces  
5 lire on en gagnerait 150,000. Alors, les  
cris redoublèrent.

— Qu'est-ce qu'on fera de tout cet ar-  
gent ? demanda Bella.

Et chacun d'exprimer ses souhaits : on  
achèterait des bijoux, et des toilettes  
pour les jeunes filles, de bon vin pour le  
père, des bottines pour tout le monde ;  
on aurait une maison plus spacieuse,  
des meubles, une domestique ; on n'ou-  
blia pas non plus les parents et les amis,  
et l'on fit même généreusement la part  
des pauvres. Seule, Antonia ne disait  
rien, parce qu'en cette affaire elle n'avait  
encore pensé qu'au bonheur des autres.  
Quand Bella lui demanda ce qu'elle  
souhaitait pour son compte, elle dut  
rechercher tout au fond d'elle-même pour  
retrouver la chambre obscure où dor-  
maient depuis trop longtemps des désirs  
qu'elle avait oubliés, tant leur réalisa-  
tion lui semblait impossible et elle ré-  
pondit :

— Moi ? Je voudrais faire un grand  
voyage !...

Un voyage, un grand voyage, avait été  
son vœu de jeune fille ; et jamais elle  
n'avait été plus loin que Bologne, pour  
la maladie d'un vieil oncle qui l'avait  
désertée, parce que Guido, qui détes-  
sait changer de place, s'était entêté à ne  
pas l'accompagner. En attendant parler  
de voyage, il dressa l'oreille et se récria :

— Un voyage ?... Quelle idée !... Un  
voyage ?... Pourquoi, un voyage ?...

Le mot évocateur avait éveillé dans  
l'esprit de la bonne femme une foule  
d'images et de rêves qu'elle en croyait  
effacés à jamais ; et tout son désir se  
tendait vers l'inconnu des pays loin-  
tains :

— Hé ! pour voir le monde, expli-  
qua-t-elle... Oui, pour voir des choses  
nouvelles... des villes, des pays, des  
montagnes... tout, enfin !...

Aussitôt, il se forma deux camps :  
Bella voulait voyager, comme sa mère,  
Pappini et Veronica protestaient avec  
véhémence, obéissant comme des plantes  
qu'on ne peut changer de place sans dé-  
chirer leurs racines.

— Le voyage, ça coûte trop cher !  
criaient-ils... Et puis, il faut aller dans  
les hôtels !... Et il y a les trains qui dé-  
raillent ou les vaisseaux qui font nau-  
frage !... Et, d'ailleurs, on n'est bien que  
chez soi !...

Antonia, qui cédait toujours, s'obsti-  
nait dans son idée, répétant :

— Nous voyagerons !... Nous voya-  
gerons !...

Si bien qu'un s'échauffa de part et  
d'autre :

— Oui !... oui !... Non !... non !... *Per  
Bacco !*... Par la madone ! *Già !*

Cependant, Bella demanda, joyeuse-  
ment, comme si les malles étaient déjà  
faites :

— Et où veux-tu que nous allions,

Alors, les deux alliées cessèrent de  
s'entendre : la mère voulait aller en  
Russie, la fille à Paris. Pourquoi la  
Russie ?... Pourquoi Paris ?... Et Pappi-  
ni, les voyant en désaccord, fit une  
concession :

— Encore, si c'était à Rome !... A  
Rome, je comprendrais !... A Rome, on  
pourrait voir !... Mais Paris !... Mais la  
Russie !... Vous êtes folles toutes les  
deux !...

Veronica, elle, ne voulait pas plus en-  
tendre parler de Rome que d'autres  
lieux, sauf peut-être de Naples, — et  
encore !... Et chacun s'obstinant sur ses  
positions, l'on batailla tard dans la  
soirée, devant la table en désordre, au  
milieu d'un tel vacarme, que les voisins  
qui entraient chez eux s'arrêtaient dans  
la rue en se demandant :

— Qu'est-ce qui se passe chez les  
Pappini ?... Ce sont des gens si tran-  
quilles ; que peuvent-ils bien avoir au-  
jourd'hui ?...

Le lendemain matin, veille du tirage,  
ils se retrouvèrent comme d'habitude —  
apaisés, mais maussades — autour du  
café au lait. Ils lavalèrent sans se rien  
dire et vaquerent à leurs occupations  
coutumières jusqu'à l'heure de la colla-  
tion. Celle-ci se composait de morue  
frite. Or, la morue était le plat préféré  
de Pappini, tandis que Veronica la dé-  
testait, de quelque manière qu'on l'ap-  
prêtât. Elle fit donc la grimace devant  
son assiette, en grognant :

— Quand nous aurons gagné, j'espère  
bien que nous ne mangerons plus de ça !...

— Par exemple ! protesta Pappini, qui  
se régalait.

Et la dispute recommença pour cette  
bagatelle, et s'élargit. Tous avaient des  
goûts différents, que l'étroitesse seule de  
leurs moyens parvenait à concilier, qu'il  
s'agît de la nourriture, du logement, de  
la décoration des pièces, du quartier où  
ils se transportaient, chacun souhai-  
tait autre chose, maintenant son point  
de vue et poussait des cris de putois.

Bella, si douce, gesticulait comme une  
folle. Antonia, elle-même, toujours prête  
à se dévouer, éclata quand Veronica dé-  
clara que son plus grand désir était  
d'avoir un perroquet, car, pour son  
compte, elle exécutait tous les animaux,  
excepté les chats, par rapport aux souris.

Cependant, un scrupule la tourmen-  
tait, qu'elle n'avait pas eu en temps  
utile : celui de s'être trop avancée en  
promettant au saint le tableau que son  
mari, dans l'humeur où il se mettait, se-  
rait peut-être capable de refuser, même  
si les numéros sortaient. Aussi voulut-  
elle informer à l'avance Guido de cet en-  
gagement, pour qu'en aucun cas le saint

ne fût trompé. Toutefois, n'ayant jamais  
vu son mari si nerveux, irritable et  
prompt à la violence, elle remettait  
d'heure en heure cette explication, qui  
lui semblait de plus en plus difficile.

Le calme s'était rétabli, mais on ne se  
parlait plus ; on se regardait à peine ; on  
mangea la soupe du soir en s'observant  
en dessous les uns les autres, avec une  
sourde défiance, un commencement de  
haine. Et dès qu'Antonia, rassemblant  
son courage, eut avoué sa malencon-  
trousse promise, Pappini se mit dans  
une colère épouvantable : depuis long-  
temps il avait renoncé à ce projet... Eu-  
sebio di San Giorgio l'ayant déjà traité,  
il n'entendait pas refaire l'ouvrage d'un  
autre... et puis, peindre des poissons !

Est-ce qu'on le prenait pour un ani-  
malier ?... Au surplus, il n'entendait rien  
offrir à saint Antoine : un saint surtail,  
un mendiant, un faux guérisseur !... Ses  
miracles ? des impostures !... Si l'on ga-  
gnait, ce serait par un pur hasard où le  
saint n'entrerait pour rien !... Coïnciden-  
ce, la prière et le rêve d'Antonia !... Phé-  
nomènes de double vue ou de prescience  
qui s'expliquent sans qu'il soit besoin de  
recourir au surnaturel !... Il y a peut-être  
des saints en qui l'on peut mettre une  
certaine créance, des saints sérieux, de  
vrais saints, mais saint Antoine n'est pas  
de ceux-là, lui qui n'a jamais fait qu'i-  
miter gauchement saint François !...

Antonia l'écoutait avec une croissante  
indignation, tâchant en vain de placer  
un mot par-ci par-là, jusqu'à ce que,  
Guido s'étant enroué, elle put enfin par-  
ler à son tour. Elle mit tant de cha-  
leur à défendre son saint patron, et elle  
traita son mari si durement de blasphé-  
mateur et d'apostat que celui-ci, exas-  
péré, se mit à lui lancer des assiettes à  
la tête. Un affreux bruit de vaisselle cas-  
sée se mêla aux cris de terreur des jeu-  
nes filles et les voisins, en entendant ce  
tapage, se disaient entre eux :

— Voilà le ménage Pappini qui est en  
train de se gâter ; qu'est-ce qu'il leur est  
donc arrivé ?

Le lendemain, le père, la mère et les  
deux jeunes filles sortirent de bonne  
heure, chacun de son côté, sous divers  
prétextes, en réalité parce qu'ils crai-  
gnaient de recommencer leur dispute.  
Guido s'en fut droit à l'église, et, s'étant  
agenouillé dans une chapelle écartée, il  
demanda très humblement pardon au  
saint de ses injures de la veille et lui pro-  
mit le tableau si la quaterne sortait au  
loto. En s'en allant, il aperçut sa femme,  
mais feignit de ne pas la voir pour éviter  
les explications, et il alla prendre un ver-  
mouth au Barolo pour attendre midi.

Antonia, cependant, s'était agenouillée  
à l'endroit même où elle avait adressé  
au saint sa prière, exaucée par la mi-  
raculeuse révélation des chiffres prophé-  
tiques. Elle voulait seulement l'avertir  
de ne pas trop compter sur son tableau.  
Mais voici que ses yeux se fixèrent sur  
la sculpture de Tullio-Lombardo, qu'elle  
avait à peine regardée l'autre jour ; en  
même temps, elle sentit une vive dou-  
leur du côté gauche ; et il lui sembla que  
son cœur se changeait en pierre, comme  
celui de l'aveugle sculpté par le vieux  
maître et que leurs cœurs à tous s'en-  
durciraient de la sorte quand ils seraient  
enrichis. Et elle dit :

« O grand saint, je vous en supplie,  
n'exaucez ma prière que si c'est bon pour  
notre paix dans ce monde et pour notre  
salut dans l'autre ! Et est encore assez  
fort pour changer la chance ; si votre  
puissance veut bien s'y employer. Et  
certes, mieux vaut être pauvre comme  
nous le sommes dans la concordie et  
l'affection réciproques, que riches en  
cessant de s'aimer !... »

Puis, comme la matinée tirait à sa fin,  
elle se dirigea vers la via Calatamini. En  
passant devant l'Université, elle ren-  
contra ses deux filles ; son mari s'ar-  
rêta déjà devant la banque. Ils attendi-  
rent un moment, sans rien dire, tel-  
lement émus qu'au premier coup de midi,  
ils sentirent que le souffle leur man-  
quait. Un beau petit garçon tout brun  
traîna les numéros. Et voici les chiffres  
47-15-8-22 qui vinrent se placer sur la quine...  
Ils se regardèrent : Veronica serait ner-  
veusement les mains de sa sœur ; Guido,  
devenu subitement violet comme une  
aubergine, roulait des yeux hagards ;  
Antonia sentait fléchir ses genoux...  
Mais la chance tourna : d'autres numé-  
ros sortirent. Ayant joué « sec », ils ne  
gagnaient rien. Alors, leur émotion  
fomba, et ils respirèrent à pas traînants  
le chemin de leur maisonnette.

Or, à mesure qu'ils en approchaient,  
ils se retrouvaient tels qu'avant le rêve  
d'Antonia, bien unis, pleins de tendresse  
les uns pour les autres, sans aucune  
appréhension dans le cœur et comme s'il n'y  
avait jamais eu le moindre désaccord  
entre eux. Comme ils traversaient la  
*piazza dei Frutti*, où il y avait des mar-  
chands ambulants, Pappini s'écria, avec  
un léger soupir :

— C'est égal, nous aurions fait un  
bien joli voyage !

— Oui, dit Bella, nous aurions été en  
Russie.

— A Rome aussi, dit Veronica.

Sur la table, un reste de morue les  
attendait. Veronica l'eut à peine goûtée,  
qu'elle s'écria :

— C'est drôle !... Il me semble que je  
l'aime, à présent !...

Pappini se mit à couper le pain, comme  
il faisait d'habitude ; et, en tendant la  
première tranche à sa femme, il lui dit :

— Dés que j'en aurai le loisir, je com-  
mencerai ce tableau que j'ai promis au  
Saint... Tu te rappelles ?... Et je lui en  
fais cadeau tout de même !

Antonia crut d'abord qu'il voulait se  
moquer d'elle ; mais il reprit :

— Sais-tu que c'est décidément un  
très grand saint ?...

Comme ses filles le regardaient avec  
surprise, il expliqua :

— Sans aucun doute !... Il est vrai  
qu'il ne nous a pas fait gagner au loto ;  
mais c'est certainement parce que la ri-  
chesse ne nous aurait pas convenu !...

Il a donc vu plus clair que nous dans  
nos propres affaires, et nous a rendu un  
fier service... Nous la raconterons donc  
pour sa gloire, comme on a raconté ses  
autres miracles ; car, comme il est dit  
dans son cantique :

*Narrant hi, qui sentiant,  
Dicunt Paduoni !...*

Antonia se signa. Elle aurait bien  
voulu dire que sa prière, au dernier  
moment, avait peut-être seule empêché  
le quatrièmes chiffre de sortir du sac.  
Mais une voix intérieure l'avertit qu'il  
s'agissait d'un secret entre elle et le  
saint. Et elle le garda.

Edouard Rod.

## Petits cahiers

### d'une étrangère

Je suis bien obligée de me l'avouer à moi-  
même ; quand je donne un de mes chapeaux  
à ma femme de chambre, je ressens deux  
joies : la première, c'est d'avoir été généreuse ;  
la seconde — très supérieure à la première —  
c'est de penser que m'étant appauvrie d'un  
chapeau, j'ai une raison valable de courir  
chez ma modiste...

Statistique.  
Je suis libre d'assurer à mon corps la bonne  
hygiène grâce à laquelle les médecins me  
promettent que je vivrai longtemps. Cepen-  
dant, je m'aperçois que le nombre de ceux qui  
meurent ne varie guère.

Je suis libre, étant mariée, de n'avoir point  
d'enfants. Cependant la statistique m'enseigne  
que le nombre de ceux qui naissent augmente  
ou diminue peu.

Je suis libre de divorcer. Cependant le  
nombre de ceux qui ont divorcé cette année  
n'est pas très éloigné de celui des ménages  
qui divorcent l'année dernière.

Je suis sûre de ne commettre un crime que  
*si je veux*. Je constate pourtant que la statis-  
tique des crimes n'est pas sujette à de plus  
sensibles fluctuations que celle des divorces,  
des mariages, des naissances et des morts.

Je m'agite à ma fantaisie, et les chiffres  
bougent à peine. On dirait que mes petites  
volontés particulières sont à la merci d'une  
volonté générale assez indifférente à ce que  
j'ai pu vouloir ; que d'ailleurs, les né-  
cessités mystérieuses m'enveloppent, comme  
une cage enveloppe un serin. Le serin aussi  
doit être plein de confiance en sa volonté, et  
se croire libre ; il peut voler d'une mangeoire  
à l'autre, si cela lui plaît.

C'est très drôle. Il y a un orgueil de se bien  
porter, comme il y a un orgueil de la nais-  
sance, du rang, de la beauté, de la fortune et  
de l'esprit. J'entends certaines femmes dé-  
clarer : « Je ne suis jamais malade » du même  
ton dont elles diraient : « Il n'y a pas de vo-  
leurs dans ma famille. »

J'ai rencontré, dimanche, à la campagne,  
une petite source dont l'eau suintait, goutte à  
goutte, sur une pierre. A force de tomber  
doucement, depuis des siècles peut-être, à la  
même place, ces gouttes avaient fait dans la  
pierre un petit trou. Il doit y avoir des re-  
grets silencieux qui, de la même façon, usent  
une âme.

(Et voilà les minutes où j'enrage de ne pas  
savoir faire un sonnet.)

— Pourrais-tu m'expliquer, demandais-je  
un jour à mon mari, pourquoi, dans les con-  
versations parisiennes on s'agitait les plus  
délicats problèmes de morale, de politique,  
d'art ou de philosophie, ce sont souvent les  
hommes les plus distingués qui disent les bêtises  
les plus grosses ?

Frantz m'a répondu :



quiconque circulait sur le territoire français. C'est ainsi que, dès les premières étapes, Guyot fit connaissance avec les patrouilles, les autorités locales, les patriotes zélés. Il raconte à l'ami qu'il a laissé à Paris comment il fut reçu à Planchet : « Je fus arrêté par un corps de garde formidable composé de paysans. Après avoir lu et relu mon passeport qu'ils tripotaient longtemps, ils se mirent en devoir de fouiller et de visiter ma voiture, disant et avoir le droit. Craignant leurs mains crochues, je m'y opposai de toutes mes forces en envoyant au diable leur prétendu droit. J'étais décidé à aller éveiller la municipalité et le district du lieu, quand, enfin, ils m'abandonnèrent, ce qui me mit dans le cas de souper et enfin de dormir quelques heures... »

Cet intermédiaire désagréable interrompit à peine ses réflexions, et ses réflexions le ramenèrent perpétuellement à la femme qu'il a quittée, à sa situation, au lointain voyage qu'il va accomplir : « Que me voilà loin de toi, ma chère amie ! Que de jours à passer, que de risques à franchir, que de choses à faire avant d'être arrivé au but ! Ces choses portées au miroir de l'imagination effraient, attristent et font du mal, car, dans le silence de la route et voyageant souvent à pied, faisant la route avec les mêmes chevaux de la Messagerie, je récapitulais avec moi-même je passé, le présent et l'avenir et il se sentait de beaucoup que j'ai à me réconforter. Je pense à toi, je pense aux deux moments que j'ai passés avec toi... Et puis, je compare ces choses au temps présent et futur, et je me déssole, car, ma foi, non bon temps est fini du moment que je suis séparé de toi... »

Chaque tour de roue l'éloigne davantage de Madeleine Gravant, et son chagrin s'accroît de l'inquiétude qu'il éprouve pour elle, seule désormais dans la ville immense en proie au désordre et à l'anarchie. Avant de partir, il a vu la journée du 20 juin, les Thuriens envahies... De Loudéac, le samedi 14 juillet, il écrit : « Me voilà à cent vingt lieues de toi, et je me voudrais à tes côtés, à portée de savoir tout ce qui se passera aujourd'hui dans la capitale... C'est, en effet, l'anniversaire de la prise de la Bastille, de la Fédération, et il redoute la façon dont la population parisienne le fêtera peut-être. Mes affaires de cœur, mes douces habitudes me reviennent à tout moment, et tu me fais plus soupçonner de fois que les horloges sonnent de quarts et de demi-heures, ajoute-t-il. »

A travers mille incidents désagréables, il arrive à Lorient, mais le départ est différé de jour en jour; les vents sont contraires, et il faut attendre leur bonne volonté. Il ne s'en plaint pas, car ce retard lui permet de recevoir deux lettres de son amie, et il lui écrit aussitôt pour exprimer sa joie : « J'ai éprouvé ce matin une grande satisfaction, ma Caroline (ainsi l'appelle-t-il), suivant l'usage des amants d'alors de donner à l'objet aimé un nom de leur choix, en recevant à la fois deux de vos lettres, la dernière du 10. J'avais besoin de lire de votre écriture; j'avais besoin de vous. Vous m'avez fait plaisir, mon amie, oui, grand plaisir, et je vous en remercie bien cordialement... »

Mais, à côté du plaisir, la peine, car la pauvre femme qu'il a quittée par devoir s'effraie d'une aussi longue séparation, et n'a pas la force de lui cacher ses craintes. Et il cherche à la consoler, à la rassurer, et, néanmoins, lui aussi, il laisse échapper l'inquiétude qui le tourmente : « Tu me fais de la peine, lui écrit-il le jeudi 19 juillet, tu ajoutes encore à celles que j'ai et qui sont bien lourdes et bien pesantes, je t'en assure. Crois à moi, mon cœur, et non aux autres; mon voyage ne peut être long ni difficile, et dans tous les genres, c'est ce que sera ainsi que je te l'ai dit et écrit. C'est chose impossible et de toute impossibilité que mon voyage soit de durée, il n'y a pas matière. D'ailleurs, j'ai assez de confiance dans les Autrichiens, les Prussiens et autres, ainsi que dans les divisions qui agitent la capitale pour croire qu'ils abrégeront encore ma besogne par leurs gestes et faits. »

C'est dimanche à tête; je voudrais bien te présenter moi-même une pièce de mouchoirs que j'ai achetée à ton intention. Ce bouquet et un baiser bien tendre te seraient sûrement donnés par l'amitié personifiée, car, en vérité, ma chère Caroline, je t'aime de tout mon cœur... »

Guyot n'a pas de mal à constater à quel point règnent à Lorient, et sans doute partout en France, la désorganisation et les tyrannies locales. Il a retrouvé dans la ville une personne de sa connaissance, un sieur Chédeville, qui donne avec plus d'affection que de sincérité sans doute, dans les idées du jour. Il n'est pas dupe de son patriotisme bruyamment affiché, et il en note un trait plaisant : « Lorient envoie de son intérieur cent cinquante à cent quatre-vingts volontaires aux frontières... Chédeville retient son fils et il fait bien. Que cette famille, père, mère et enfants sont patriotes ! J'en ris de pitié in petto... »

Le temps est toujours « diabolique, d'une laideur à faire peur », impossible de mettre à la voile. « Aujourd'hui quatre semaines, mon amie, et me voilà encore en France, écrit-il le 28 juillet; je n'y comptais, ma foi, pas. Je venais août dans ma patrie, mais non les 10 et 24. Hé ! bon Dieu, que me feraient-ils, puis-je ne le serais pas près de toi ! »

« Je pense et m'occupe de toi; j'ai du chagrin à ton occasion; tu me fais peine, tu m'occupes; pauvre femme, bonne amie, tu es bien avant dans mon cœur... »

Madeline Gravant écrit également; sa tendresse et son chagrin s'épanchent dans ses lettres, à en juger par les réponses de Guyot; aussi, est-ce pour celui-ci autant une joie que une peine de recevoir, fort irrégulièrement d'ailleurs, les lettres de sa « bonne amie ». Il s'efforce de réconforter la « pauvre femme », mais on sent qu'en dépit de sa volonté la confiance n'est pas; il voit trop clair dans la situation.

La dernière lettre que l'on possède de lui est du « dimanche, ce midi », le dimanche 29 juillet, et, comme s'il prévoyait que la possibilité d'écrire à sa chère Caroline cesserait bientôt pour lui, il répète ses recommandations, ses encouragements, ses craintes, son amour... « Je viens de recevoir à la fois, mon cher cœur, les numéros 7 et 8. Les postes sont comme l'esprit des Français qui les dirige; en vérité, elles sont mal organisées... »

« Tu es une méchante, mon cœur, avec tes insomnies et les privations de nourriture. Mon amie, il faut le soutenir, le fortifier, le mettre en état de tout, car Dieu seul sait ce que tout ceci va devenir. Je vois la nation se remuer et se mettre en mesure, mais n'est-ce pas un peu tard, car où sont les vivres rassemblés et le reste pour tout ce monde, et puis les étrangers leur en donneront-ils le temps ? Non, ma foi. La Marlière, Biron et Broglie seront battus. Est-ce que leurs patriotes sont en état de se mesurer contre des Prussiens... ? »

«... Tu m'ordonnes de te rendre la tranquillité : comment veux-tu que je te donne, moi, ce que je n'ai point, car ni de corps, ni de cœur, ni d'esprit, rien n'est tranquille chez moi; tout travaille et travaille fort. Mon amie n'est calme en rien au monde; elle voyage, elle s'agite, elle est ballottée dans tous les sens; je n'ai pas assez de distractions et j'ai trop de souvenirs... »

«... Je baïse toi sur les deux yeux, mon cœur, là, bien dur et de toutes mes forces. Donne, donne à ton bonhomme un baiser doux. Ma foi, il en prendrait bien la douzaine, et ce ne serait pas long à voler, tu dois y croire... »

Le dossier ne renferme aucune autre lettre postérieure à celle-ci, sans doute il écrit encore à son amie, mais cette partie de la correspondance n'a pas été retrouvée... Madeleine Gravant, restée seule en France, pensait à l'absent par si loin, et qu'elle n'espérait pas revoir avant longtemps. Une année s'écoula ainsi. A ce moment, Guyot, sa mission terminée, reprit la mer pour revenir. Avec quelle impatience elle dut attendre son retour... Hélas ! à cette époque, les mers n'étaient pas sûres, les Anglais en avaient conquis l'empire; bientôt elle apprit que le navire qui ramenait Guyot avait été capturé par eux, et que Guyot avait été emmené prisonnier en Angleterre.

Combien durerait cette captivité ? Nul ne le pouvait prévoir.

Madeline Gravant gardait les lettres de Guyot, seuls souvenirs qui lui restaient de l'absent; la pauvre femme, qui ne recevait personne, qui menait l'existence la plus retirée, trouvait à relire ces minces feuillets, couverts de l'écriture fine et soignée de son ami, la seule consolation à son malheur. Elle ne se doutait guère, — qui, à sa place, s'en fût douté ? — que ces lettres d'amour, où de ci de là, quelques passages, les moins intéressants pour elle assurément, révélaient les opinions politiques de leur auteur, serviraient à motiver son arrêt de mort.

Le 29 frimaire an II (19 décembre 1793), le sieur Jean-Baptiste Delcoulx, se présentant à son domicile, rue Sainte-Croix, et lui déclara qu'agent du Comité de Salut générale, il était envoyé chez elle pour y faire perquisition.

Surprise, mais point encore inquiète, car elle ne faisait partie d'aucun complot contre-révolutionnaire, et son existence modeste et solitaire la mettait, croyait-elle, à l'abri de tout reproche d'incivisme, elle laissa l'agent perquisitionner à son aise. Il saisit un portrait du roi de Prusse ainsi qu'une grossière gravure, représentant Louis XVI, placée derrière un cadre, quelques brochures et la liasse des lettres écrites par Guyot. Il ne sembla pas avoir reçu des ordres pour arrêter Madeleine Gravant, car, dit-il dans son procès-verbal, « la dénommée nous a témoigné le désir de rester dans sa maison jusqu'à ce que le Comité ait statué sur son compte; nous avons adhéré provisoirement à sa demande, mais, pour la sûreté publique, avons établi dans sa maison une garde, qui a été confiée au citoyen Chanzy, adjudant-major de la section armée des Piques (quartier de la Place Vendôme). »

Où venait le coup ? Apparemment d'une dénonciation anonyme peut-être, ou d'un voisin satisfait la basse rancune d'un séducteur d'un fournisseur, d'un galant éconduit; mais il n'en fallait pas plus alors pour mettre en mouvement le formidable appareil policier et judiciaire chargé de veiller au salut de la République, même quand le prétendu danger ne venait que d'une femme seule et pauvre.

Le citoyen Delcoulx s'était promptement acquitté de sa mission, et avait porté aussitôt les objets saisis au Comité de Salut générale. La vue des deux gravures avait frappé les membres de ce Comité; une royaliste seule pouvait avoir pris plaisir à garder les portraits de ces tyrans; puis ils avaient découvert le brouillon de la supplique adressée en février 1785 à Frédéric II, et enfin les lettres de Guyot, ces lettres qui trahissaient une vive tendresse pour Madeleine Gravant et des sentiments tout contraires pour la Révolution !

A vrai dire, le coupable était celui qui les avait écrites, mais on ne le tenait point. Heureusement pour lui, il était prisonnier en Angleterre, et sa captivité le protégeait contre le sort autrement cruel qu'il eût subi en France. A défaut de leur auteur, on avait sous la main leur destinataire, coupable de les avoir conservées, et assurément coupable de partager les opinions contre-révolutionnaires qui s'y manifestaient entre deux protestations d'amour; la supplique, et les deux portraits étaient là pour l'attester.

L'affaire devenait très grave, et il y avait urgence à s'emparer promptement d'une criminelle aussi dangereuse. Madeleine Gravant fut donc enlevée à la garde du sieur Charriot, et amenée, dès le lendemain, au Comité de Salut générale, devant Dubarran, qui lui fit sans tarder subir un interrogatoire sommaire (20 décembre).

D. — Avez-vous conservé des relations en Prusse ?

R. — Aucune.

D. — Comment, en écrivant en 1785 au roi de Prusse, l'appeliez-vous votre souverain et vous disiez-vous sa sujette ?

R. — Je pensais qu'en employant ces titres, j'obtiendrais plus aisément l'objet de ma demande.

D. — Connaissez-vous le citoyen Guyot, et quelle était sa profession ?

R. — Oui, je le connais. Il avait été intendant de la marine à Brest.

D. — Depuis quelle époque le connaissez-vous ?

R. — Depuis le 10 août 1790.

D. — Avez-vous entretenu des relations avec lui ?

R. — Oui, nous correspondions ensemble.

D. — Où se trouve-t-il actuellement ?

R. — Je le crois en Angleterre depuis environ six mois, époque à laquelle il

fut pris par les Anglais à son retour des colonies.

D. — La gravure que je vous présente et qui est l'effigie de Louis Capet, était-elle chez-vous ?

R. — Oui.

D. — En quel endroit était-elle ?

R. — Derrière le cadre d'une autre gravure...

Le jour même, les pièces furent transmises au tribunal révolutionnaire, et celui-ci, malgré l'encombrement des dossiers qui s'accumulaient dans ses cartons, jugea devoir accorder un tour de faveur, si l'on peut ainsi parler, à une inculpée qui lui venait directement du puissant et terrible Comité de Salut générale.

Dès le 2 nivôse (22 décembre), Madeleine Gravant fut interrogée par Denizot, juge au tribunal.

D. — Si elle connaît le motif de son arrestation ?

R. — Quelle le présume; que c'est parce qu'il a été trouvé chez elle le portrait de Louis Capet, dernier roi de France, celui du roi de Prusse, Frédéric II, la brochure contenant la tragédie de la Mort de Louis XVI, et autres papiers.

D. — Combien il y a qu'elle est domiciliée en France ?

R. — Qu'elle y réside depuis l'année 1793.

D. — Par quelle fatalité ces objets trouvés chez elle, et qui ne servent qu'à l'adulation du despotisme et de la tyrannie, sont-ils restés jusqu'à cet instant en sa possession, et dans une époque sur-tout où tous les citoyens français vraiment révolutionnaires veulent perdre toute idée de servitude, que ne les a, depuis quatorze siècles, que trop déshonorés ?

R. — Quelle a gardé les uns par négligence et les autres par curiosité.

D. — Si elle n'a pas eu de correspondances avec les ennemis de la République, depuis que notre révolution sainte nous a rétablis dans nos droits légitimes, la liberté et l'égalité ?

R. — Qu'elle n'a eu de correspondance qu'avec une seule personne, envoyée par le pouvoir exécutif, lors de l'Assemblée législative, en qualité de commissaire civil à Cayenne, lequel se nomme Frédéric Guyot, depuis environ le mois de juin 1792 jusqu'au mois de septembre dernier.

D. — Dans cette correspondance de lettres à elle adressées et auxquelles elle a répondu, le grand objet de son entretien avec Guyot ne roulait-il pas particulièrement sur les affaires politiques de France ?

R. — Que ledit Guyot lui écrivait sur les affaires du temps; qu'elle, dans ses réponses audit Guyot, lui en parlait très peu et ne lui faisait part que des nouvelles les plus publiques, d'autant qu'elle ne savait que ce qu'elle apprenait par les journaux, ne voyant personne chez elle, ou très peu.

D. — Si elle regardait Guyot comme un véritable patriote et un sincère partisan des intérêts du peuple ?

La question est insidieuse; le juge croit à l'aveu enfoncée dans ce dilemme: ou elle reniera son ami, ou elle se condamnera elle-même. Une heureuse inspiration lui permet de concilier son amour et le soin de sa défense, et son sens droit et avisé déjoue le piège tendu.

D. — Elle le regardait Guyot comme sa patrie, le peuple et la nation, mais qu'il pouvait se tromper sur les moyens de la rendre heureuse.

D. — A elle observé que le style des lettres de Guyot, annonçant qu'il était un homme enrôlé d'aristocratie et grandement furieux de voir les Français majeurs par leur révolution pour rentrer dans ce qui constitue par essence la légitimité du souverain, et que toute personne en correspondance avec un homme pareil peut être véhémentement soupçonnée d'être partisan de ses principes.

R. — Qu'on avait décrété dans le temps la liberté des opinions, qu'elle, en conséquence, n'attaquait pas la sienne; que, quant à elle, lorsqu'on a décrété la monarchie, elle désirait la monarchie; depuis qu'on a décrété la république, qu'elle la désire sincèrement...

Mais qu'importaient ses réponses ? La malheureuse avait sans doute un ennemi puissant, resté dans l'ombre, et qui poussait activement la procédure, car, dans le même moment qu'on l'interrogeait pour la forme, on rédigeait son acte d'accusation, lequel porte cette même date du 2 nivôse !

Dans cette pièce capitale, actes, paroles, écrits, tout est dénaturé; c'est un tissu d'erreurs et d'insinuations fausses. On s'y base sur la supplique de 1785 et les lettres de Guyot pour accuser Madeleine Gravant de « correspondance avec le roi de Prusse et les ennemis de la République ».

« Cette femme, née esclave du despotisme, l'un des plus cruels ennemis de la liberté des peuples et de la Révolution française, n'a jamais pu renoncer au joug de l'exécrable tyran dont elle se faisait gloire dans ses lettres de se dire le sujet, malgré son domicile en France, et tous ses vœux et projets, d'après ses correspondances, ont été pour que Guillaume et Brunswick remissent les Français dans les chaînes de ce qu'elle appelle son souverain et son maître, et rétablissent en France l'infâme despotisme auquel le peuple s'est soustrait par l'aneantissement de ses tyrans... »

Puis, n'était-elle pas l'amie de Guyot, « qui, conspirateur par principes, était cependant, sous le masque du patriotisme, soudoyé par Guillaume et Brunswick, commissaire du Pouvoir exécutif dans l'île de Cayenne au mois de juin 1792 (époque bien remarquable), c'est-à-dire l'agent du Comité autrichien des Tuileries ».

Ce n'était pas tout : soudoyé par Guillaume, agent du Comité autrichien des Tuileries, Guyot était, en plus, occupé « aujourd'hui auprès de Pitt à conspirer contre la France ». C'est ainsi que l'acte d'accusation présentait sa captivité par les Anglais et son séjour forcé sur les pontons.

Tout se réunissait donc pour perdre la pauvre femme, et pour la perdre vite. Le 3 nivôse (23 décembre), elle comparait devant le tribunal, présidé par Dohent, assisté de Denizot et de Bravet.

Le jury renfermait des jurés « solides », ceux qui condamnaient toujours, tels que Prieur, Trinchard, Klispi, Meyère, etc.

Un seul témoin parut : Delcoulx, l'agent du Comité de salut générale. Après des débats sommaires, elle fut condamnée à mort et, quelques heures après,

conduite à l'échafaud, infortunée et innocente victime de ce que Denizot appelait « la Révolution sainte qui avait rétabli les Français dans leurs droits légitimes : la liberté et l'égalité ».

Paul Gaulot.

## Les Livres Chers

La surenchère est de mode. Quand elle ne colle l'un à l'autre, comme c'est le cas en politique, on la surcote le blut. A l'Hôtel des Ventes elle se traduit par un marché et se soldé souvent par une somme fort élevée. Il ne se trouve pas moins, dans les grandes ventes, un « plus offrant et dernier enchérisseur » pour dépasser de beaucoup les prises les plus orgueilleuses. Et il semble bien que le record, si j'ose dire, des enchères bibliographiques n'ait été battu. Tout le monde a su et admiré l'entreprise de ces six volumes de Molière, vendus ces jours-ci 177,000 francs, soit 195,000 avec les frais.

Il est vrai que l'ouvrage valait un prix. Non pas tellement pour le bon sens profond et la verve saine de ce grand génie « qui fit un jour *Alceste* », mais pour la belle façon d'un prince, illustrateur et relieur l'avaient cette fois habillée.

Un splendide manteau de maroquin rouge le recouvrait, tandis qu'un maroquin bleu encauchonnait les coins. Sur les plats, d'innombrables petits fers faisaient comme les abeilles de ce manteau de pourpre, envolées autour d'un trophée formé d'une lyre et des emblèmes de la comédie. Le tout était signé du nom de ce fameux M. Bradel, ainé. Au dedans, entre les feuillets de papier fin où se succèdent les répliques des comédies, trente-trois gravures en double épreuve, accompagnées des trente-trois dessins originaux sur lesquels elles furent copiées. Et ces trente-trois dessins, bien supérieurs à leurs gravures, sont l'œuvre du maître accompli du vivant et délicat illustrateur que fut Moreau le jeune. Il a dépensé là son talent le plus fin et le plus ingénieux, encore plus heureusement peut-être que dans ses dessins pour les *Chansons de la Bordé*, pour le *Roussou* ou le *Voltaire*.

Pour qui sait le charme du beau livre ancien amoncelé de feuillets, il y avait là un irrisistible attrait. Quel est le détenteur actuel des précieux volumes ? On ne sait encore au juste. Un libraire du passage des Panoramas l'a eue en sa possession après la vente. On dit qu'ils seraient passés de ses mains dans celles de M. Pierpont Morgan. Et une fois de plus l'Amérique milliardaire, mais jure, rendrait un hommage fableux à ces grands érudits que nos arts traditionnels ont lentement constitués et achevés.

Cette information, que je vous donne pour ce qu'elle vaut, expliquerait au moins le prix peu commun de 195,000 francs, probablement majoré encore par le libraire fournisseur du milliardaire ! Mais puisque nous voilà en Amérique, pouvons-nous dire que M. Pierpont Morgan vient de battre en effet le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde ! Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il puisse monter à ses compatriotes le livre le plus cher du monde !

Peut-être pas. Au pays des paris, en Angleterre un duel à coup de guinées s'est engagé il y a un siècle autour d'un livre bien relié, mais sans gravures et qui n'avait pour mérite essentiel que d'être la première édition du *Joyeux* de Jean de La Fontaine. Le record du livre cher et qu'il



G. Labadie-Lagrave.



## LE LIVRE DU JOUR

## MÉMOIRES

La librairie Flammarion va mettre en vente prochainement le second volume des *Mémoires* de M. Charles Bocher, réunis par les soins de M. Faourenoux. L'auteur dans les dernières années de sa longue existence comme doyen des abonnés de l'Opéra, M. Charles Bocher avait pris part, en qualité d'officier, aux événements du milieu du siècle dernier, sans cesser de tenir son rang dans la société parisienne.

Voici quelques extraits de ses intéressants souvenirs.

## QUELQUES SALONS DE 1851

A mon arrivée à Paris, il me fut facile de juger que de grands événements s'annonçaient; d'ailleurs on ne s'entretenait que d'un changement prévu. Aucune réception mondaine n'avait lieu, mais, entre les salons si connus de M. Molé, de Mmes de la Redoute, de Tracy et Delessert, il s'en ouvrait de nouveaux, tous poétiques. Celui de la rue Boissy-d'Anglas fut le plus important; il représentait le parti bonapartiste. Je connaissais beaucoup la comtesse Kalgis qui en faisait les honneurs, avec sa sœur, la baronne de Seebach, femme du ministre de Saxe, toutes deux nées du grand chancelier de l'Empire de Russie, Nesselrode.

Mme Kalgis, d'une grande beauté, s'était donné pour rôle de faire des adeptes à son parti. Elle me flattait en ne m'appelant que «Thucydide», à la suite de l'article que j'avais publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur la récente prise de Zaatcha.

Les comtesses de Hatzfeldt, dont le mari était ministre de Prusse, et de Contades, toutes deux filles du général Castellane, s'y faisaient remarquer, ainsi que quelques femmes du monde diplomatique.

Parmi les hommes autrement nombreux, Alfred de Musset était des plus fidèles. Le plaisir de le rencontrer était pour moi le principal attrait de ces soirées.

Le poète avait conservé le meilleur souvenir d'Edouard. Vingt ans après le Cénacle, je lui rappelais comment je m'y faufilaient pour le voir et l'entendre, sous le prétexte d'aller chercher mon frère. Dans ce salon de Mme Kalgis, j'avais bien devant moi le beau visage du poète qui m'avait tant impressionné; les cheveux blancs seuls avaient un peu changé; mais la tristesse et la souffrance se peignaient sur la physionomie si expressive et si noble de cet homme à la sensibilité trop vive. J'imaginais qu'au fond la politique ne l'intéressait pas plus que moi et si j'avais quelque chose de commun avec l'élegant Musset, c'était cette passion d'être dans le monde qui fait supporter même des conversations vides et ennuyeuses. Il était souvent silencieux: ce trait frappa Canrobert, que j'avais présenté à Mme Kalgis et qui prétendait n'avoir jamais entendu Musset dire une parole; mais, quand il jugeait bon d'intervenir dans la conversation, le poète montrait beaucoup d'esprit, une agréable fantaisie, des idées imprévues, des mots piquants, y joignant souvent une arrogance de grand

seigneur, sans toutefois que le bon ton en souffrit jamais. Ces réunions furent les dernières où il me fut donné de voir le grand poète qu'une mort prématurée enleva six ans après.

Les autres habitués étaient des partisans fanatiques du coup d'Etat et s'en entretenaient avec passion, entraînant le colonel Espinas qui fut un des premiers initiés. Les officiers de cette société du Président composaient cette société qui sera celle de l'Empire, à ses débuts.

J'étais invité aussi à un salon orléaniste qui avait eu le plus vif éclat avant 1848, celui de la comtesse Le Hon, ambassadrice de Belgique. Parmi les invités les plus assidus, il faut citer Morny qui y préparait, dit-on, le coup d'Etat, Kisseloff, ambassadeur de Russie, Estancelin, Armand Berlin, des *Débats*, John Lemoine, Thiers, de Montguyon, très bien en cour auprès des princes d'Orléans, le spirituel M. Vatout, dont la ressemblance avec le roi Louis-Philippe était frappante, et le comte de Laborde, père de ma belle-sœur.

J'allais aussi aux réceptions de Mme Gabriel Delessert, belle-sœur de mon frère Edouard, femme de l'ancien préfet de police, pair de France. Là se réunissaient tous les chefs du parti orléaniste, non moins ardents pour leur cause que leurs adversaires. C'étaient le duc Victor de Broglie, son fils Albert, futur président du conseil des ministres, sous la présidence de Mac-Mahon, le comte Molé, Thiers, Rémusat, Montalembert, d'Haussonville, Mérimée, Emile de Girardin, Berryer, les généraux Rulhière, ministre de la guerre, Changarnier, Oudinot et Vaillant — ces deux derniers de retour du siège de Rome qu'ils avaient dirigé, — le comte de Laborde, enfin mon frère Edouard qui s'était déjà fait un nom à la Législative.

A la suite de mon article dans la *Revue des Deux-Mondes* (1<sup>er</sup> avril 1851) sur le siège mémorable de Zaatcha, je fus invité à déjeuner à l'Elysée. Le Prince-Président eut la bonté de me dire qu'il avait passé une partie de la nuit à me lire. Il me félicita et me parla aussitôt de ma famille qui avait séjourné, sous la Restauration, chez la reine Hortense, au château d'Arenenberg. Il insista particulièrement sur ma sœur dont il avait conservé le plus attachant souvenir. Il m'avoua que son nom avait contribué à lui faire choisir pour ministre de l'Intérieur son beau-frère, M. de Thorigny, qui occupait précisément à ce moment-là cette haute fonction. Je reçus les plus séduisantes promesses pour l'avenir de ma carrière et, pendant la longue conversation que j'eus après le dîner avec le Prince, il tenait ma main dans les siennes, en témoignage d'affection.

## LE COUP D'ÉTAT

On n'attend pas de moi une histoire complète du coup d'Etat ou des considérations profondes sur le 2 Décembre. Je ne ferai allusion à des événements trop connus qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux comprendre le rôle de l'armée, à laquelle j'appartenais. Voici donc le récit de notre participation à la répression des troubles sur le boulevard les 2, 3 et 4 décembre. Ces faits ne pourront que gagner à être replacés dans leur cadre.

Quelques explications sont indispensables. Le secret absolu ayant été gardé

sur toutes les mesures prises, bien peu nombreux étaient ceux qui connaissaient le plan d'ensemble; ce qui fut, d'ailleurs, la meilleure condition du succès. Que d'officiers, au matin même du 2 Décembre, parlant avec leurs troupes, ne se rendaient pas compte de ce qu'ils allaient faire; le général Canrobert, dont j'ai été trois ans après l'aide de camp, était de ceux-là, et j'en pourrais citer bien d'autres.

Le coup d'Etat fut préparé par le comte de Morny, les généraux Fleury et de Saint-Arnaud, M. de Persigny et M. de Maupassant avec la plus grande habileté, afin d'éviter la résistance.

Je les connaissais tous et assez intimement, sauf M. de Maupassant.

De longue date je connaissais Morny, qui avait été ami intime de mon frère Edouard chez le professeur Guérard.

Pour Saint-Arnaud, je dois répéter que j'avais été fort bien accueilli chez lui à Alger, à mon retour de Zaatcha, et n'avais eu que du regret de ne pouvoir assister aux réceptions de Mme de Saint-Arnaud.

Très apprécié de Bugeaud, Saint-Arnaud avait pris part à l'affaire des grottes du Dahra et avait poursuivi Bou-Maza, le faux prophète. Sa longue carrière en Afrique avait été couronnée par la guerre de Kabylie, qui le mit tout à fait en relief. Fait général, il fut de ceux sur lesquels se porta le choix de Louis-Napoléon qui, poursuivant de longue date son plan avec le calme qui lui était habituel, et convaincu qu'il était indispensable d'avoir l'armée pour soi, faisait tout pour s'attacher les généraux.

Le conflit du Prince-Président avec la Législative lui faisait une nécessité de songer à s'assurer le succès. De son côté, le nouveau général ne rêvait, selon ses propres termes, que de «faire trembler les parlementaires».

Je pourrais ajouter à ces noms celui de Vieyra, colonel de la garde nationale, qui sut garder le secret que lui confia le Prince-Président dans la soirée de l'Elysée du 1<sup>er</sup> décembre; je fus en relations avec lui, plus tard, sous l'Empire, et invité souvent à sa campagne de Saint-Germain, où je voyais Meyerbeer. Je citerai encore le général Magnan et le colonel Espinas.

J'ai dit quelle habileté avaient déployée Morny et Saint-Arnaud pour éviter la résistance. Personne n'était prévenu.

Au jour fixé, le 2 au matin, les officiers de chaque corps furent prévenus individuellement d'avoir à se rendre à leur emplacement, désigné à l'avance, pour y prendre le commandement qui leur revenait, au lieu de partir de la caserne, comme cela se passe d'ordinaire. C'est ainsi que je me rendis seul rue Royale, où je trouvais ma compagnie.

Depuis quelques mois, afin de mieux dégoutter le régime parlementaire des officiers de Paris, deux grandes loges leur avaient été réservées dans la salle du Palais-Bourbon; ils devaient les occuper à tour de rôle; j'assistai ainsi plusieurs fois au spectacle des séances. Ce n'étaient que cris, vociférations, interpellations au détriment des solutions que le pays attendait sur les questions économiques et sociales. L'armée était favorable au coup d'Etat, comme l'était le pays lui-même, non peut-être par entraînement, mais par raison. Aucun officier ne

manqua à la convocation; tous se rendirent aux emplacements fixés pour chaque corps de troupe.

Dans l'intérêt du succès et pour ne pas donner l'éveil, les hommes furent conduits par leurs sous-officiers. C'était la nuit; les officiers ne furent avertis que lorsque leurs soldats furent sous les armes. Tout le monde s'attendait au coup d'Etat, mais les précautions avaient été aussi bien prises que le secret soigneusement gardé. Morny, l'âme du complot, passa la soirée à l'Opéra, dans la loge de l'ambassadeur de Russie, le comte de Kisselef, pour donner le change.

Dans le parti opposé, pas le moindre soupçon! — Cavaignac, presque à la veille de son mariage avec Mlle Odier, était aussi au théâtre.

A minuit, Morny se rendit de l'Opéra au ministère de l'Intérieur, pour prévenir M. de Thorigny (beau-frère de ma sœur), qu'il venait le remplacer, ce qui ne fit aucune difficulté. Une lettre du Prince-Président remerciait M. de Thorigny de ses loyaux services, tout en lui annonçant les mesures suprêmes. Une autre apprit à Fortoul pourquoi le Président ne lui avait pas fait plus tôt part de son secret.

J'avais trouvé les officiers de mon bataillon, non pas surpris, mais indifférents, jusqu'au moment où l'on vit clair dans le plan du Président.

L'armée était loin d'être favorable à la République; la vérité est que ses sympathies vont plutôt au pouvoir absolu qu'au régime parlementaire.

Mon bataillon, comprenant près de mille chasseurs, occupait la rue Royale tout entière, mais sans la barrer, la population, dans ce quartier aristocratique, paraissant indifférente à ce qui se passait. Il en fut toujours ainsi, pendant cette crise, en tenant compte des différences politiques des divers quartiers; plusieurs cependant offrirent une sérieuse résistance.

Nous nous trouvions sous les armes au repos, en attendant les événements. Vers onze heures du matin, passa le Prince-Président suivi d'un nombreux cortège; composé du ministre de la guerre, général de Saint-Arnaud, et des généraux Magnan, commandant en chef l'armée de Paris, et Carrelot, commandant la division militaire; ce dernier était accompagné de ses officiers d'état-major, qui obtinrent tous, depuis, les plus hauts emplois: Fleury, Edgar Ney, Toulougeon.

Ce premier acte fut, en somme, du meilleur augure pour la cause de la présidence.

Je passe sur des détails dont l'histoire se précise peu à peu, depuis lors; tels que l'impression des décrets à l'Imprimerie nationale, entourée par les soldats du colonel de Bévillie; les arrestations de gens réputés dangereux, des chefs d'associations secrètes, des hommes de barricades, et sur l'envasement de la mairie par le général Forey; enfin, sur le transport des prisonniers, non seulement à la caserne d'Orsay (218 députés), mais à Sainte-Délagie, à Vincennes et même jusqu'à Ham.

Pour le cortège présidentiel, la réception fut très froide de la part de la population. On ne pouvait guère, par cette première journée, prévoir de l'avenir. Les députés avaient été arrêtés et con-

duits à la caserne du quai d'Orsay, avant d'être transférés au Mont-Valérien. Mon frère Edouard était du nombre; il m'a souvent raconté quel résultat avait produit le malheur commun, faisant cesser subitement toutes les divergences d'opinions et émettant même d'étroites amitiés contractées en prison entre des adversaires jusque-là irréductibles.

Revenons au stationnement de mes chasseurs rue Royale.

Dans la crainte d'une opposition violente on avait chargé les armes, mais ce premier acte se passa, je le répète, dans une indifférence complète de la part de la population, à tout dire, plutôt favorable à un changement.

Le général Canrobert et moi nous éprouvâmes un grand chagrin qui nous fit nous serrer tristement la main en silence, eu égard à nos mutuels sentiments. Il s'agissait, d'après des ordres précis, d'arrêter, par crainte de son influence dans l'armée, Changarnier, hostile au mouvement. Le général demeurait au faubourg Saint-Honoré, près de la rue Royale. Ce fut un détachement de ma compagnie qui fut chargé de cette besogne. Quel aurait été mon désespoir si j'avais dû y procéder! La carrière militaire impose souvent de cruels devoirs; si j'avais pu en prévoir de si pénibles, je n'y serais jamais entré.

Celui qu'on appelait le «Monk des royalistes» fut emmené à Mazas.

## CHEZ M. THIERS

L'hiver de 1890 à 1891, je rendis souvent visite à Mme et à M. Thiers.

Au temps où je devins un des visiteurs assidus de son salon, M. Thiers était sur le point de quitter la studieuse retraite à laquelle l'avaient contraint la dictature du 2 Décembre et l'Empire qui en était sorti. Il avait mis la dernière main à sa grande œuvre, le *Consulat et l'Empire*. Toutes facilités lui avaient été accordées de consulter les archives d'Etat. Mais sa passion de l'histoire ne suffisait pas à satisfaire son activité dévorante, sinon une ambition, d'ailleurs assez légitime. Un homme qui avait un tel passé, ne pouvait refouler ses rares qualités pour se borner à des goûts d'érudition et à une existence calme et monotone. Il présentait à l'histoire encore quelque grand rôle à jouer.

J'avais revu souvent M. Thiers depuis 1848. Député à la Constituante et à la Législative, il avait pris nettement position contre la démagogie. C'était le temps où, à Passy, chez Mme Delessert et chez ma belle-sœur Edouard, il rencontrait les miens qui étaient pour lui, me disait-il, d'agréables et anciennes relations. Et puis enfin, il trouvait là un salon politique. C'est à cette époque de sa vie que mon souvenir de lui est le plus vivant. Au physique, il n'avait pas lieu de se prévaloir: petit de taille, il était sans agrément dans la personne. Mais comme il rachetait ces désavantages par son esprit et sa vivacité! Et quel charme que de l'entendre! J'allais oublier qu'il avait néanmoins des succès auprès des plus jolies femmes. Il aimait à les courir, son esprit le dispensant de tout avantage.

Puis je le rencontrai souvent dans le monde après le coup d'Etat. Comme tant d'autres représentants du peuple que j'ai connus, on l'enferma au Mont-Valé-

rien, mais il se fit, quelques années après, élire député. J'allais souvent place Saint-Georges, où Mme Dosne et ses filles, qui s'étaient retirées du monde de l'opposition, et tenant à en avoir des nouvelles, venaient bien s'adresser à moi, qui y étais de plus en plus mêlé. On connaît les assidus de leur salon. M. Mignet l'historien, le vieil ami de M. Thiers, provençal comme lui. Très soigné dans sa tenue comme un vrai Parisien, d'ailleurs bel homme, il avait des manières aimables. Le duc Decazes, M. de Vetry, qui venait en voisin, M. Roger, ancien député, un des élégants de cette époque, le philosophe Barthélemy Saint-Hilaire et parfois Victor Cousin, composaient cette société de choix. On assistait souvent à de véritables tournois d'érudition sur le dix-septième siècle, dont Cousin et Thiers étaient tous les deux témoins; et il ne se passait pas de semaine, disaient-ils, sans qu'ils fissent de longues visites aux bibliothèques et aux musées.

M. Thiers aimait les arts et les artistes; je vis souvent, chez lui, le peintre Regnault et le sculpteur Carpeaux.

Dans le salon de la place Saint-Georges, de grandes dimensions et richement meublé en style Louis XVI, la conversation joignait l'intérêt à l'utilité. Le profond politique qu'était le maître de céans, d'opinions avancées pour l'époque, considérait comme intangibles l'armée, la religion, les finances, institutions sur lesquelles repose la grandeur d'une nation. Malgré sa souplesse à envisager des situations nouvelles dans des temps nouveaux, je suis persuadé qu'il eût protesté contre la réduction du service militaire à deux ans, cinq ans lui paraissant à peine suffisants à former un vrai soldat. Toutefois, il n'y avait alors, il est vrai, ni le même mode de recrutement ni le même armement. Il est permis de croire, cependant, que l'historien des guerres de la République et de Napoléon avait pu se former une conception militaire suffisamment juste avec ses belles études, son grand patriotisme, sa longue pratique des affaires après comme avant 48.

Son esprit, embrassant les questions financières et économiques les plus complexes, n'aurait jamais admis l'impôt sur le revenu, mesure qu'il eût reprouvée comme démagogique, uniquement destinée à flatter la populace, les vieilles contributions établies par la Révolution à ses débuts ayant depuis longtemps fait leurs preuves.

D'autre part, M. Thiers admirait trop les heureux résultats du Concordat pour ne pas être un zélé partisan de la liberté de conscience, convaincu que, dès qu'on y porte atteinte, on ouvre la voie aux spoliations et aux discordes civiles.

Quel chemin nous avons fait depuis ces temps, semblant si reculés, où les idées de M. Thiers paraissent trop radicales, et même depuis l'essai de cette République athénienne dont il fut l'éphémère Président!

Charles Bocher.

Imprimeur-gérant: QUINTARD

Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot

## Au Théâtre de l'Apollo:

## LA VEUVE JOYEUSE

Opérette tirée de Meilhac par Victor Léon et Léo Stein

MUSIQUE DE FRANZ LEHAR

Romance de «Vilya», chantée par Miss Constance Drever

Allegro. Très simple.

CHANT

PIANO

Je dis ha bi. tait dans le grand bois fri.  
Vil. ya s'est en-fuie dans le grand bois fri.

Jeux Vil. ya la dry. ade aux yeux mys. té. ri. eux. Un jeu. ne chas.  
Jeux Vil. ya la dry. ade aux yeux mys. té. ri. eux. Son cœur est cru.

seur un jour la ren. con. tra Et ja. mais son cœur ja. mais ne l'ou. bli. ra.  
el. nais ten. dres sont ses yeux Et le chas. seur meurt d'un mal de. li. ci. eux.

Lorsque meurt le soleil d'or Dans la clairière tout s'en. dort U. ne voix gémit au fond  
Car Vil. ya c'est son dé. sir Son rê. ve qu'il ne peut sai. sir Et se voix gémit au fond

des grands bois Vil. ya ô Vil. ya ô mon cher tour. ment E. cou. te la voix de

ton pauvre a. mant Vil. ya ô Vil. ya prends pi. tié d'un cœur Qui d'a. mour lan. guit et

meurt

Très lentement.

ppp MISSIA.

Vil. ya ô Vil. ya prends pi. tié d'un cœur Qui d'a. mour lan. guit et

meurt

Allegretto.

meurt

Qui d'a. mour lan. guit et meurt!